



## La falsification

Après avoir longtemps dénoncé le mariage comme le devoir qui tue l'amour, voilà que le socialisme libertaire veut y voir le droit qui consacre l'amour. *Le mariage pour tous* après *familles je vous hais* ! Mais le but n'a pas changé : démolir l'institution, soit en la désertant soit en l'embrassant d'une étreinte mortelle. Après la dénonciation, l'imitation.

Ce qui est en jeu dans le « mariage » gay ce n'est pas en effet un jugement porté sur l'homosexualité mais la signification du mariage, union d'un homme et d'une femme, célébrée par la Cité dans la salle de la mairie. Les homosexuels ne sont pas « exclus » du mariage, comme s'ils étaient par-là évincés et punis. S'ils n'ont pas part au mariage c'est parce que celui-ci est l'institution par laquelle la Cité manifeste ce qu'elle doit aux familles stables et fécondes. La cérémonie n'est pas la célébration de l'amour que se portent deux individus, mais elle consacre la fondation du premier lien social sans lequel tous les autres se défont. La Cité a besoin que s'allume ce premier foyer qui protège l'enfant et est au principe de toutes les solidarités. En retour, et c'est ce qu'exprime la présence du maire, elle doit soutenir ce foyer, en assurer les conditions de santé, de logement, d'éducation. L'institution est ainsi l'engagement réciproque des époux et de la Cité, la reconnaissance du service rendu par les familles. Les « droits » que donne le mariage sont la réciproque du devoir reconnu.

On présente en ces temps de crise économique le « mariage pour tous » comme une mesure facile et peu coûteuse. Mais le coût social est incalculable si cette copie discrédite l'original encore un peu plus. Là où l'institution est fragilisée, le coût social est à chaque fois immense, quand il faut réparer les détresses et les pauvretés qui en résultent. On évoque une mesure de tolérance et sans conséquences, mais elle défait encore le lien social déjà si lâche... La démocratie est-elle donc condamnée à défaire la société sur laquelle elle repose ?

Or l'agression est plus grave et plus profonde. On sourit d'un air entendu, on trouve le gouvernement malin de cacher son embarras derrière un jeu juridique et sémantique bien anodin. Mais en appelant « mariage » l'union de deux personnes du même sexe on fait violence au langage lui-même et, par là, on viole les consciences, intimidées par une si énorme falsification. A force de gouverner avec des mots, on finit sans doute par croire qu'on commande aux mots eux-mêmes et qu'un gouvernement peut en fixer le sens. On reste bouche bée devant l'impudence sans réplique. Plus grave que le mensonge, auquel les citoyens se résignent si souvent, il y a l'altération même du goût de la vérité. Ce goût de la vérité se forme dans le respect de la langue qui la soutient. Orwell a admirablement montré dans *1984* que des énormités assénées comme des slogans (*la liberté c'est l'oppression*) laissent sans voix et infiltrent la soumission jusque dans les esprits. L'absurdité, indiscutable, tétanise les consciences. Qui s'y soumet une fois risque bien de n'avoir plus aucun ressort contre l'oppression qui s'est insinuée en lui. Quand le pouvoir falsifie la langue, chaque conscience est complice.

n° 52

3<sup>ème</sup> trimestre 2012

## SOMMAIRE

Edito p.1

Y a-t-il une sagesse  
de la souffrance ?  
par J.P.COUMEL  
p.2

Quelques nouvelles  
p.6

# Y-a-t-il une sagesse de la souffrance ?

Ce sujet a été traité dans le cadre du cycle 10 questions de philo 2011-2012

Jean-Philippe COUMEL

Philosophe

La question est plutôt surprenante au premier abord, voire même incongrue, décalée. Se demander s'il y a une sagesse de la souffrance, cela revient à justifier l'injustifiable, à admettre l'inadmissible. Cela est assez proche du scandale et suscite a priori un mouvement de révolte. Tel est le mouvement de Camus face au mal. Dans une conférence qu'il donna en 1948 au couvent des dominicaines de Latour-Maubourg, sur le thème « qu'est-ce que les incroyants attendent des chrétiens ? », Camus affirmait à la fin du préambule : « *Je partage avec vous la même horreur du mal. Mais je ne partage pas votre espoir et je continue à lutter contre un univers où des enfants souffrent et meurent.* » Et un peu plus loin : « *Il est vrai que je me sens un peu comme cet Augustin d'avant le christianisme qui disait : « Je cherchais d'où vient le mal et je n'en sortais pas. »* C'est le scandale du mal, de l'absurde face au mal. Car tout aspire au bien en quelque façon. Le mouvement même de la vie tend au déploiement d'une fécondité, d'une imprévisibilité, d'une créativité. Tout en nous est vivant et le mal apparaît, selon une expression d'Eric-Emmanuel Schmitt, dans *Le visiteur*, comme « *une promesse qui n'est pas tenue* ». C'est un mouvement arrêté en plein vol. Le mal est une vertigineuse descente vers le néant. Et Camus ne peut se résoudre à justifier le mal et la souffrance. Il ne dit pas d'ailleurs que le christianisme le justifie. Il connaît trop bien saint Augustin pour cela. Mais il ne veut pas de la réponse chrétienne.



## L'abandon

Dans *Les frères Karamazov*, nous voyons également à l'œuvre un tel refus chez Ivan. Après avoir décrit d'une façon admirablement dramatique les souffrances injustes endurées par l'innocent, par celui qui ne peut même pas prendre en charge le mal qui lui est fait, après avoir mis en scène la méchanceté et la cruauté des hommes, Dostoïevski conclut : « *Tout l'univers de la connaissance ne vaut pas les larmes du petit enfant vers le bon Dieu.* » L'univers de la connaissance, c'est l'entreprise rationnelle de justification de la souffrance. Le

schéma est simple, il est même simpliste. Il consisterait à dire que la souffrance ici-bas est proportionnelle au bonheur de l'au-delà; la durée de la souffrance sur terre n'est qu'une goutte d'eau dans le temps en comparaison de l'éternité de bonheur au Ciel. Il est bon de se révolter contre cela, c'est-à-dire contre cette entreprise de justification. Car la souffrance, le mal, ne sont pas rationnels. Et les larmes du petit enfant vers le bon Dieu, larmes de sang, sonnent la malédiction comme au temps des plaies d'Égypte. Elles appellent la révolte, non pas contre Dieu qui est innocent, mais contre ceux qui voudraient faire croire à un tel Dieu. Comment donc pourrions-nous dégager la moindre sagesse de la souffrance ?

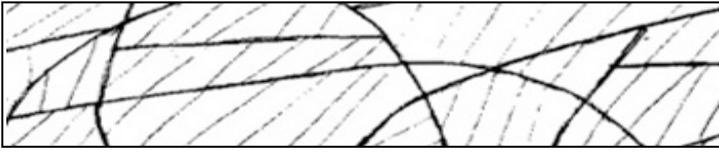
Toute souffrance semble opérer une béance dans l'être, une suspension du temps et une dérégulation.

La béance dans l'être, c'est ce que nous avons l'habitude d'appeler une blessure. L'expérience que nous avons dans le corps nous indique bien ce qu'est la blessure : c'est une déchirure qui met à mal nos terminaisons nerveuses et provoque, suivant les parties du corps, une plus ou moins grande douleur. La caractéristique de la blessure, c'est qu'elle vient rompre un ordre et empêcher ainsi la finalité propre à un organe de s'exercer. Ainsi toute souffrance est vécue comme un obstacle au bonheur auquel nous aspirons naturellement. Les blessures de notre corps sont souvent réparées par le corps lui-même, mais elles laissent comme une trace qui devient le lieu même d'une fragilité. Ainsi en est-il de la souffrance. Avec le temps, elle s'atténue mais elle demeure toujours le lieu d'une claudication, le lieu d'une intrusion violente dans notre être-pour-le-bonheur.

La souffrance semble également se caractériser par une suspension du temps. Il y a toujours un avant et un après qui nous place devant l'irréversibilité du temps. Sans doute la mort de l'autre nous y place de manière paroxystique. Le définitif est là et il advient à un moment du temps pour toujours. Tout bascule en un instant sans possibilité même de retour. Cette suspension du temps fait que la souffrance semble faire continuellement partie du présent. Il y a bien quelques étourdissements qui arrivent à nous en distraire, mais cela est de courte durée. La plaie reste là, profondément installée dans le cœur. Du coup, notre rapport au temps lui-même s'en trouve modifié.

La dérégulation, enfin, est ce sentiment d'abandon qui nous étreint. La souffrance nous place toujours devant notre propre solitude. Nous sommes seuls et faisons l'expérience de l'incommunicabilité de notre être. L'autre ne peut entrer dans ce sanctuaire où je souffre. Sa présence est sans aucun doute capitale, mais elle ne décharge pas de ce poids qui est au cœur de l'être. « *Ce qu'on est seul dans son sac de peau* » disait

l'amoureux éconduit manifestant alors cette dimension hermétique de notre être où nul ne peut pénétrer. Alors, quelles attitudes par rapport à ce qui semble insurmontable ? Cela peut-il constituer une sagesse ?



## L'attente tragique

La philosophie qui se dégage des tragédies grecques est assez surprenante parce qu'elle semble justifier la souffrance. Prenons plusieurs angles d'attaque.

Tout d'abord, au début d'*Agamemnon*, Eschyle fait dire au chœur cette affirmation : « [Zeus] a ouvert aux hommes les voies de la prudence, en leur donnant pour loi : « Souffrir pour comprendre. » Quand en plein sommeil, sous le regard du cœur, suinte le douloureux remords, la sagesse en eux, malgré eux, pénètre. Et c'est bien là, je crois, violence bienfaisante des dieux assis à la barre céleste ! » Analysons plus en profondeur. « Souffrir pour comprendre », mais qu'est-ce que cela veut dire ? Et pour comprendre quoi ? La compréhension dont il s'agit est celle-là même qui distingue l'insensé du sage. Le sage est celui qui connaît sa propre condition d'homme. L'homme est une créature finie et limitée, qui, certes, a la puissance de la raison mais qui justement pense que cette puissance l'égale à un dieu. Tant que l'homme se pense comme dieu, maître du monde, il est un insensé car bientôt il lui faudra remettre sa vie « sans que rien ne manque au monde immense et radieux » comme le souligne Hugo. Dès lors la souffrance, comme altération dans la prétention à la toute puissance de l'homme, devient le moyen par excellence pour acquérir cette vertu de prudence propre au sage. La prudence, vertu par laquelle nous agissons rationnellement, cette vertu est engendrée par la souffrance. Mais comme pour bien souligner que la souffrance ne se limite pas à une émotion superficielle, Eschyle insiste pour dire qu'elle se situe au plus profond de notre être : « sous le regard du cœur » c'est-à-dire là même où notre raison n'est pas capable de pénétrer comme raison. Il s'agit alors, non pas d'affronter la souffrance avec sa propre raison mais avec ce cœur qui ignore les raisons. Il y a comme une nécessité de dépasser l'ordre de la raison pour entrer dans la véritable sagesse. C'est ainsi que « la sagesse en eux, malgré eux, pénètre ». Le « malgré eux » insiste sur cette dimension d'abandon de la puissance de la raison ou de la conscience par laquelle nous dominons toute chose. D'où cette louange, qui pouvait au premier abord être surprenante : « violence bienfaisante des dieux assis à la barre céleste. » Car, et cela est évidemment discutable, ce sont les dieux et ultimement Zeus qui envoient à l'homme la souffrance. Pensée qui se retrouvera par exemple chez Sénèque lorsqu'il affirme que Dieu éprouve le sage dans sa sagesse. Toujours est-il que le point

principal me semble être qu'il est nécessaire à l'homme d'abandonner sa domination afin d'entrer au cœur de la sagesse.

Et nous retrouvons bien cela dans toute la tragédie d'*Œdipe-roi*. Son rapport à la vérité nous fait bien voir comment il est conduit à entrer dans une sagesse de la souffrance. Œdipe est de la trempe d'un sauveur. Il va sauver Thèbes une première fois. En résolvant l'énigme, il met un terme aux sacrifices inutiles de ceux qui ne pouvaient y répondre. Il exclut ainsi le sacrifice de la Cité et devient par là même le sauveur que tous attendent. Il met un terme à la souffrance par la rationalité. Il est le clairvoyant, celui qui sait résoudre les énigmes. Il est intelligent et logique. Mais peu à peu, il va entrer dans l'intelligence du mystère. Il va passer d'un rapport à la vérité et du coup à la souffrance qui est extérieur et que l'on peut d'ailleurs dominer à un rapport qui est intérieur et qu'il s'agit alors de vivre.

Dans la première partie de l'enquête, Œdipe reste extérieur à la vérité qu'il recherche, comme si l'on pouvait se situer en dehors d'elle. Dans cette recherche extérieure, Œdipe va se trouver confronté à Tirésias. D'un côté celui qui voit et est donc capable de vérité et de l'autre, l'aveugle et dont on pense qu'il n'est pas capable de vérité. C'est le paradoxe du voyant aveugle et de l'aveugle voyant. Œdipe veut faire payer l'insolence de l'aveugle. Jocaste invite Œdipe à se moquer des divinations, en racontant la prédiction non réalisée (pense-t-elle) qui avait été faite à la naissance d'Œdipe. Elle a fait tuer cet enfant et donc en toute logique cela n'a pas pu avoir lieu. La logique veut qu'Œdipe ait échappé à son destin. Mais justement c'est la logique qui veut cela et la réalité est tout autre. C'est bien d'ailleurs en voulant échapper à son destin qu'Œdipe le réalise. On avait prédit à Corinthe qu'il tuerait son père et épouserait sa mère et c'est pour cela qu'il est parti. En partant, il pensait logiquement échapper à son destin. Œdipe est vraiment à ce moment-là, la figure de l'homme logique, c'est-à-dire maître des choses, dominant les événements, les comprenant et pouvant agir dessus pour les infléchir.

L'aveugle, lui, se situe à un autre plan vis-à-vis de la vérité. Car la vérité, il la porte en lui. « Je suis au-dessus de tes menaces, dit-il à Œdipe, car je porte en moi la vérité vivante. » La vérité simplement logique n'est pas la vérité comparée à la vérité qui nous étreint, à la vérité qui vit en nous et va exiger, comme l'aveugle, un renoncement à soi. Et cela, Œdipe ne peut pas le comprendre.

Alors, Tirésias va désigner le messager qui va pouvoir apporter une lumière à Œdipe, dans ce qu'il peut comprendre lui. Et Œdipe va rester l'archétype du sauveur, mais d'un sauveur souffrant, rejeté, misérable et non plus clairvoyant et triomphant. Lorsque la vérité paraît, Œdipe opère une conversion dans son rapport au vrai. Il s'aveugle alors et ne se tue pas. Pourquoi ?

D'abord, parce que la vérité à laquelle ses sens, sa logique, sa science, l'ont conduit, n'était que fausseté, mensonge ou en tout cas ne pouvait constituer

la splendeur de la vérité. Il renonce donc à ses sens, à ce qui est évidence.

Ensuite, parce que la vérité exige un examen intérieur et, plus qu'un examen, une vie qui soit tournée vers l'intérieur, exclusivement vers l'intérieur.

Enfin, parce qu'il veut porter définitivement et pour le restant de ses jours la vérité de sa faute qui se révèle être la vérité de sa condition humaine. C'est la vérité qui se dégage de la souffrance d'être pour soi-même un fardeau. Et c'est là que se réalise le deuxième salut pour Thèbes. Salut véritable pourrait-on dire. Il entre dans la vérité du sacrifice, qui est alors peut-être la vérité du politique authentique. Il ne met plus un terme au sacrifice, mais bien au contraire, il se sacrifie lui-même. Il accepte d'entrer dans l'obscurité et l'écrasement afin de sauver Thèbes. Sacrifice non sanglant, mais fait entièrement de dérélition. Œdipe se convertit littéralement à cette profondeur de la vérité sur l'homme en se sacrifiant lui-même. Il entre alors dans l'errance, la mendicité qui sont la métaphore de l'amour de la vérité. Nul port, nulle attache possible, nul repos. Rien que l'entretien permanent avec cette intériorité qui révèle alors un ordre supérieur : telle est la sagesse qui apparaît à partir de la souffrance.

Et pour comprendre cela, il faut lire *Œdipe à Colone*. Œdipe arrive à Colone et vient se mettre sous la protection de Thésée car Créon veut récupérer Œdipe. Polynice, fils d'Œdipe veut également le récupérer afin de reconquérir Thèbes et rétablir Œdipe sur le trône. Pour Créon comme pour Polynice, Œdipe est considéré comme un sauveur. Œdipe refuse à l'un comme à l'autre et va alors exprimer la vérité à laquelle lui-même a été conduit : « *Quand je ne suis plus rien, alors on me compte pour quelque chose.* » Ce que certains ont traduit : « *C'est quand je ne suis plus rien que je suis vraiment quelqu'un.* » Il se situe dans la logique inverse de celle qui l'avait fait accéder au trône de Thèbes. Logique du dépouillement, de la souffrance qui dans une plus grande intériorité fait accéder à la vérité et à la sagesse.

Mais alors que dire de la divinité elle-même qui semble se plaire à jouer avec l'homme, à « *l'écraser comme un misérable insecte* » selon une expression de Festugières, perdant la plupart d'entre eux, tandis que le petit nombre, ceux qui s'apparentent aux héros ou aux surhommes trouvent une voie de salut pour le moins scandaleuse ? Où donc est-il le Dieu bon ? Ne vaut-il pas mieux nier les dieux et Dieu lui-même plutôt que de souscrire à une telle injustice ? Que peut-on donc proposer d'autre par rapport à l'inéluctabilité de la souffrance ?

Avant le christianisme, nous trouvons au moins deux passages dans la tragédie grecque qui expriment l'idée que ce n'est pas l'homme qui peut porter le poids de ce fardeau, mais seulement un dieu. Dans le passage d'*Agamemnon*, cité plus haut, Eschyle affirme juste avant : « *Zeus !... quel que soit son vrai nom, si celui-ci lui agréé, c'est celui dont je l'appelle. J'ai tout pesé : je ne reconnais que Zeus propre à me décharger*

*du poids de ma stérile angoisse.* » Il est intéressant de constater que le nom de Zeus n'est qu'un nom d'emprunt car son véritable nom nous est inconnu. Au fond, nous ne pouvons pas nommer Dieu. Dieu n'a pas de nom prononçable. Pourquoi donc mon angoisse est-elle stérile tant qu'elle n'est pas portée par Zeus ? La stérilité est, me semble-t-il, le fait même de limiter à la vue humaine ce qui est d'une perspective plus vaste, ce qui est d'une perspective divine. C'est l'homme de chair auquel saint Paul fait référence et qui combat contre l'Esprit. Il reste cependant une question : comment donc Zeus me décharge-t-il de ce poids ? Car finalement, dans la suite de la tragédie, c'est Iphigénie qui est sacrifiée et non Zeus lui-même. Certes, nous pouvons dire qu'Iphigénie est la figure de la divinité innocente et sans tache mais, elle reste malgré tout de notre race et apparaît bien davantage comme le bouc émissaire propre à réconcilier les hommes de façon temporaire comme la suite de l'histoire le suggère.

Le deuxième passage dans la tragédie grecque va un peu plus loin : c'est Prométhée. Dans *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, Prométhée, dieu parmi les dieux, prend pitié de la misère humaine et leur fait un double don : contre l'obsession de la mort, « *j'ai installé en eux les aveugles espoirs* » et contre la misère, « *je leur ai fait présent du feu* ». Seulement ce double don qui opère le salut de l'homme a un prix : le sacrifice de Prométhée lui-même, condamné à être enchaîné à un rocher à l'extrémité de la terre et ce « *pour avoir trop aimé les hommes* ». Prométhée accepte donc de prendre sur lui le poids de l'impuissance humaine et c'est ainsi qu'il déclare : « *Pour porter aide aux hommes, j'ai été moi-même chercher des souffrances.* » Il y a donc bien l'idée que la souffrance est rédemptrice et que seule la souffrance d'un dieu peut efficacement opérer un salut. L'homme, ici, à la différence de l'action héroïque d'un Œdipe, n'agit pas directement pour son salut mais l'accueille d'une certaine façon passivement. Ce sacrifice d'un dieu ne s'inscrit cependant pas dans une volonté divine unifiée. Ce n'est pas le projet du divin dans son ensemble, mais seulement celui d'un dieu qui prend en pitié la race des *éphémères*. Qu'en est-il alors dans le christianisme ? Comment la souffrance est-elle comprise et assumée ?



## La compassion active

L'attitude principale, que l'on va voir traverser tout le christianisme, c'est la compassion. Compatir, c'est souffrir avec et le « avec » est d'importance. Ce n'est pas « ne plus souffrir » car on ne peut éliminer la souffrance. Souffrir avec, c'est quitter la solitude dans laquelle toute souffrance nous plonge et vivre en présence de l'autre.

Car dans la compassion, il y en a deux qui souffrent. Celui qui compatit ne fait pas semblant. Il entre dans la souffrance de l'autre et en réalité également dans la sienne propre. D'ailleurs tant qu'il ne rentre pas dans la souffrance de l'autre et la sienne propre, il est seulement au stade de la pitié. Et la pitié, qui est le vestibule de la compassion, peut ne jamais se transformer en compassion. La pitié reste alors un sentiment d'horreur face au mal qui pourrait d'ailleurs m'arriver et dont je suis pour l'instant exempt. Le bon Samaritain, lui, ne se laisse gagner ni par l'indifférence, ni par le mépris face à celui qui souffre, ni par une simple pitié intellectuelle. Il ne le laisse pas mourir dans sa solitude et ne lui injecte aucune substance mortelle pour le soulager, mais il le prend en charge et l'accompagne dans sa souffrance. Au fond, le bon Samaritain déploie un surcroît d'humanité là où la misère est présente. Il est souvent tentant, face à la souffrance, soit de l'ignorer et la cacher, soit d'y apporter une simple réponse technique. Le bon Samaritain apporte bien évidemment une réponse technique : sa capacité à faire des pansements est remarquable, mais sa présence et sa prévenance vont bien au-delà. Il n'y a qu'à voir la manière dont Delacroix a peint cette scène. On y voit le bon Samaritain hisser délicatement le moribond sur son âne. Tous ses muscles participent à l'ascension de cet homme sur la monture. Il ne fait pas semblant et participe activement. Et il s'agit bien d'une ascension, c'est-à-dire d'une révélation de la puissance de la compassion qui loin d'écraser celui qui en est le bénéficiaire, l'élève en dignité et en humanité.

Dans cette scène se déploie une double entrée dans la sagesse. D'une part du point de vue du malade : la sagesse consiste à entrer dans un lâcher-prise. Il est difficile de se laisser faire parce que cela met à jour nos pauvretés, nos indigences. Souvent cet abandon n'advient qu'au terme d'un cheminement lent : après le déni, la révolte, le chantage, l'homme gravement malade peut accéder à l'abandon. Bien évidemment, cela n'est pas une mécanique qui se déploie automatiquement. C'est souvent l'accompagnement, c'est-à-dire le ministère de la compassion qui permet l'atteinte de cet ultime stade. Et là se dégage la sagesse du côté du Samaritain. Celle-ci consiste dans la découverte du don de soi qui exige une sortie de soi et un abandon de nos propres angoisses. Car nous sommes renvoyés fondamentalement à notre propre condition d'une part et à notre incapacité à soulager véritablement l'autre dans sa propre souffrance d'autre part. Nous sommes dans la position de celui qui accompagne, de celui qui est à la fois proche et en même temps extérieur. Car on ne peut faire l'impasse d'une certaine solitude dans la souffrance. Le Samaritain doit affronter sa propre impuissance. Là se vit dans la chair et pas seulement dans l'intelligence ce sommet de la sagesse exprimé par Socrate : « *Reconnaissez comme Socrate que votre sagesse n'est rien.* » Il s'agit, non pas simplement d'entrer dans une autre logique, aussi élevée soit-elle, mais dans une vie supérieure qui se donne justement comme vie. N'est-ce pas alors impossible pour l'homme ?

N'est-ce pas là qu'apparaît toute l'originalité du christianisme ?

Paul Evdokimoff, dans son livre *Dostoïevski et le problème du mal* exprime admirablement la sagesse chrétienne : « *Le libre choix du bien, en rejetant le mal, nécessite un effort, une lutte ; il s'accompagne de souffrance et, de même que l'amour, s'effectue dans le sacrifice. C'est de cette conception créatrice de la souffrance humaine que vient l'amertume du diable. « Je souffre et pourtant je ne vis pas », c'est l'essence de l'existence infernale. Il en est autrement dans le plan humain, « car la souffrance », ici, « c'est la vie ». Dans la souffrance, dans la métanie, dans le sacrifice, l'esprit humain se purifie, retrouve son intégrité ; c'est la loi de la Rédemption qui remplace la loi de l'impuissance et de l'épuisement humain par le mal. (...) [La Croix] est l'expression de l'amour inconcevable de Dieu qui change l'ontologie de l'être. Tout ce qui est positif découle de l'expérience personnelle des contrastes, en passant à travers la Croix du sacrifice de soi au bien. (...) La souffrance de Dieu est le fondement de sa puissance morale de pardon, différente de sa toute-puissance divine. Si l'on peut parler de « payer pour l'harmonie », c'est Dieu qui paye et non l'homme. Dieu s'épuise dans son amour et donne à l'homme, par ces instants d'amour, un pouvoir sur la mal. » Le diable souffre mais ne vit pas c'est-à-dire se situe en dehors de toute fécondité possible. Cela alourdit la souffrance du poids de la stérilité. Mais la vie qui peut habiter toute souffrance, c'est la vie même qui jaillit de la croix. En réalité, contrairement aux tragédies grecques, c'est Dieu lui-même qui, par ses souffrances volontaires, introduit la Vie au cœur de ce qui semble la détruire. Il change « *l'ontologie de l'être* » c'est-à-dire que la transformation affecte l'être lui-même. Là où le mal, en réalité le péché, avait altéré l'être même de la plus belle des créatures, la Croix d'une façon mystérieuse restaure l'être dans sa destination. Restauration de par le pardon et non de par la toute-puissance de Dieu et qui laisse sauve la liberté humaine. La souffrance, ne comporte donc pas par elle-même de sagesse, mais est seulement l'occasion d'un surcroît de Vie. Et c'est peut-être pour cette raison que Péguy explique d'une manière extraordinaire le dernier cri du Christ en croix : ce cri est la souffrance extrême d'un Dieu qui accepte que son sacrifice puisse ne pas être reçu par l'homme en raison de sa liberté.*



## La rentrée des étudiants du Collège



La maison d'étudiants du Collège commence sa nouvelle année ! Les 139 étudiants sont rentrés le 12 septembre dernier. Une centaine d'étudiants inscrits en première et deuxième année de droit à l'Université Lyon III bénéficient de cours de soutien et d'espaces de travail en journée. Une trentaine d'étudiants en droit de 3<sup>e</sup> année et plus viennent y travailler, avec pour support la bibliothèque juridique. Et six étudiants préparent, quant à eux, le CAPES de philosophie avec Jean-Noël DUMONT.

Ces quelques 200 m2 sont bien leur maison : ils la font vivre, avec leurs initiatives et l'attention qu'ils y apportent. A titre d'exemple, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années ont mis en place un parrainage : quand les aînés prennent soin des nouveaux !

## Désir homosexuel et mariage

par Philippe ARINO,  
témoin de l'homosexualité

**Samedi 20 octobre 2012, 18h**

AU COLLEGE SUPERIEUR

Entrée libre

Soirée organisée et animée par  
Les Alternatives Catholiques de Lyon  
Contact : [lesalternativescatholiques@gmail.com](mailto:lesalternativescatholiques@gmail.com)

## ACCUEILLIR LA VIE : quels enjeux ?

Cycle de 6 conférences

Le **jeudi à 20h, novembre - décembre 2012**  
En partenariat avec l'UNIVERSITE POUR LA VIE  
[www.collegesuperieur.com](http://www.collegesuperieur.com) Tél. 04 72 71 84 23

## 2012-2013 : une année de partenariats !

Depuis sa création, le Collège Supérieur est accompagné et soutenu par la FONDATION DES MARISTES DE PUYLATA. Accroissant son rayonnement, il a mis en place trois types de partenariats cette année :

### Les partenariats institutionnels

La volonté du Collège est de proposer ses cycles de conférences en partenariat avec des structures dont il partage les valeurs. Ainsi LES ENTRETIENS DE VALPRE et RCF sont partenaires du cycle *Vie professionnelle*. C'est avec L'UNIVERSITE POUR LA VIE que nous avons conçu le cycle *Accueillir la vie*. L'ECOLE DES AVOCATS quant à elle reconnaît comme formation continue des avocats les soirées *Questions de société*, *Vie professionnelle* et l'atelier de lecture de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. La nouvelle formation de dirigeants *AUTREMENT DIT* a été conçue avec le cabinet SOLUTIONS MEDIATIONS. Les restaurants OUEST EXPRESS fournissent cette année encore les repas pour 1 heure – 1 question – 1 sandwich.

### Les partenariats avec des établissements d'enseignement supérieur

Depuis octobre 2012, certains cursus d'enseignement supérieur intègrent dans leurs études les conférences du Collège. Ainsi, les étudiants de l'IAE - Université Lyon III inscrits en master Ressources Humaines et Organisation auront un travail individuel à rendre sur la conférence écoutée ; les 1<sup>eres</sup> années inscrites à l'IDRAC en feront une étude de cas, par groupe de travail ; les étudiants de l'Institut MARC PERROT inscrits en Licence européenne de Management et les étudiants de la PREPA SAINT IRENEE de l'Université Catholique de Lyon se nourriront des soirées du Collège.

### Les partenariats avec des structures professionnelles

Certaines entreprises, cabinets d'avocats, librairies nous soutiennent financièrement : TEMPS GAGNANT, MILLE ET UN REPAS, DELSOL AVOCATS, JOSEPH AGUERA ET ASSOCIES, GLVA, RENAUD AVOCATS, Cabinet Jean-Pierre MAISONNAS, GIBERT JOSEPH. Nous les remercions car nous avons besoin d'elles pour assurer la pérennité du Collège !

Si vous avez des propositions pour un nouveau partenariat, le Collège est à votre écoute !

Contact Partenariats : Florence Krauth - Tél. 04 72 71 84 23 – [florence.krauth@collegesuperieur.com](mailto:florence.krauth@collegesuperieur.com)